Mercredi 19 juin 1872

Lettres de Londres

I

Je suis donc allé défendre hier chez Darwin.

Je sentais d'autant mieux le prix de l'honneur qui m'était fait qu'il est plus rarement accordé. Darwin reçoit peu et sa maison est d'un abord malaisé. Comme tous les grands travailleurs, qui est dévorant les yeux une longue et importante besogne à accomplir, il a senti le besoin de dérober sa vie aux simples curieux, qui ne tardent pas à devenir des importuns. Les visiteurs, même les plus pieux, ne laissent pas de dévorer le temps du dieu, chez qui ils se rendent en pèlerinage. Il paraît qu'en Angleterre, grâce à cette humeur retirée, Darwin passe pour un *sauvage*.

Je ne me fusse jamais avisé de solliciter cette faveur si notre collaborateur Barbier ne se trouvait en ce moment à Londres, où il est venu pour le congrès littéraire, tandis que j'y venais pour accompagner la Comédie-Française.

Barbier, qui est plus qu'à demi Anglais, car il a passé la moitié de sa vie à Londres, a traduit pour Reinwald la meilleure partie des ouvrages de Darwin et notamment cet admirable livre, ce livre qui a fait dans la science une révolution, l'*Origine des espèces*. Il était donc connu de lui ; il avait d'ailleurs à lui donner quelques détails sur la diffusion de ses ouvrages en France. Il lui écrivit pour lui demander une audience, et pour lui présenter ses deux confrères, About et Sarcey.

About, dont presque tous les ouvrages sont traduits en anglais, est aussi populaire ici que chez nous. Pour moi, il était trop évident que jamais Darwin ni sa famille n'avaient pu lire une ligne de ma prose. Mais, depuis une quinzaine de jours, mon nom reparaît sans cesse dans les colonnes des journaux anglais, ce qui m'a constitué assez vite une petite notoriété.

Barbier reçut du fils de Darwin une lettre fort gracieuse, où il était invité à venir avec ses deux amis. On lui marquait le train qu'il devait prendre, l'heure à laquelle il devait arriver, et celle à laquelle il devait repartir. Ce dernier détail vous surprendra peut-être. Mais le fils de Darwin s'excusait de cette indiscrétion en disant que son père était souffrant et ne pouvait s'astreindre à la fatigue des visites trop prolongées. La vérité est qu'il craint les pertes de temps ; il donne à ses hôtes l'heure du déjeuner, une demi-heure de conversation après, et veut avoir la liberté de se retirer ensuite dans son cabinet.

L'heure marquée par Darwin était malheureusement celle où About devait présider le congrès... Ah ! comme, à sa place, aurais laché le congrès ! Mais il crut ne pouvoir le faire décemment, et nous laissa partir tous les deux seuls.

La retraite qu'habite Darwin est encore bien loin de Londres. On s'arrête à la station de Down, c'est à peu près la même chose que Saint-Germain à Paris. A Down, il faut louer une voiture particulière, et nous nous mîmes dans deux maisons pour arriver

nous avions rendez-vous. Il faut croire que ce lieu de pèlerinage est fort connu des Anglais, car au moment où nous descendions du train, un Anglais qui se trouvait dans le même compartiment que nous, et nous avait reconnus pour des Français en voyage, nous demanda :

— Vous allez sans doute chez le philosophe ?

Le philosophe, en Angleterre, c'est Darwin, comme Voltaire, en ce siècle dont il fut le roi, était le patriarche de Ferney.

Nous avions par bonheur pour faire cette jolie promenade un temps souhaité : le ciel était d'un bleu exquis ; un doux et gai soleil ; pas trop chaud ; car le fond de l'air était vif. Et la campagne ! Personne n'aime plus que moi les environs de Paris, ces aimables coteaux de Bougival et de Chatou, la terrasse de Saint-Germain, le parc de Meudon et les bois délicieux qui l'avoisinent. Mais il n'y a pas à dire, cette campagne de Londres est autrement belle. Elle est si nette, si fraîche, si luisante ! partout grasse et propre, comme un cheval en bon état. Ces verts sont d'un tendre merveilleux !

Notre voiture roulait dans ces petits chemins que j'avais déjà admirés à Jersey, qui sont bordés des deux côtés par des haies verdoyantes derrière lesquelles s'étalent de vastes prairies semées de bouquets d'arbres. Rien ne donne mieux à l'esprit la sensation d'une vie calme et abondante. J'étais dans l'enchantement ; car ce spectacle était tout nouveau pour moi.

Nous arrivâmes à la porte de Darwin... Ah ! pardon ! il me vient un scrupule. Si quelques Anglais lisent ce récit, peut-être s'étonneront-ils que je dise Darwin tout court, sans aucun titre honorifique. C'est un honneur que nous avons l'habitude en France de faire aux grands hommes qui sont, de leur vivant, entrés dans l'immortalité. Nous les nommons comme la postérité les nommera. Nous disons indifféremment Darwin et Newton, Victor Hugo et Corneille, en supprimant à tous le *monsieur* réglementaire.

La maison est d'apparence agréable, mais n'a rien qui la distingue des autres villas répandues sur la face de cette campagne. A deux portées de fusil nous avions à travers les arbres aperçu celle de sir John Lubbock, l'illustre auteur de l'*Homme préhistorique*, qui demeure à côté de Darwin et est uni avec lui d'une étroite amitié. Sir John Lubbock est de plus membre du Parlement. Nous avions l'autre jour été invités par lui à dîner au Parlement. Nous nous y étions rendus ; et tandis qu'il nous attendait dans la salle du restaurant avec deux ou trois de ses collègues qu'il avait invités exprès pour leur présenter About, l'huissier de la Chambre des communes nous refusait obstinément la porte :

— M. John Lubbock n'y est pas, répondait-il imperturbablement.

— Mais il nous a donné rendez-vous ; il nous attend pour dîner.

L'huissier esquissa un sourire qui signifiait évidemment : « Je la connais, celle-là ; on me la fait tous les jours.

— Enfin, lui dit Barbier, qui, parlant l'anglais, avait toute facilité pour s'expliquer seul, faites-lui passer nos cartes.

L'huissier prit les cartes, sortit pour exécuter l'ordre et revint deux minutes après :

— Sir John Lubbock n'y est pas.

Brave huissier ! il était sans doute ravi d'avoir épargné à l'un des membres du Parlement l'importunité d'une visite fâcheuse ; il s'applaudissait dans son cœur de la malice qu'il avait déployée. Il ne se doutait guère que pendant ce temps-là sir John Lubbock lisait ses montres, tantôt les dix minutes et se disait avec impatience : Ils ne viennent pas ? pourquoi ne viennent-ils pas ?

On ne s'est expliqué que le lendemain. Nous avions fait le pied de grue, nous nous dans la salle à manger et nous à la porte. La morale de cette histoire, c'est qu'il ne faut pas que les huissiers aient trop d'esprit.

Mais je ne me suis encore que la porte de Darwin, et je m'aperçois que déjà je bavarde à remplir la mesure d'un de nos articles coutumiers. Comme j'ai encore longtemps à causer avec vous de cette visite, je remets à demain la suite de mon récit. Je demande pardon pour cette longueur ; mais il me semble qu'en de pareilles circonstances, et, s'il se peut, pittoresque, qui amuse.

En tout cas, il m'amuse, moi, et c'est déjà quelque chose.

FRANCISQUE SARCEY.

Jeudi 19 juin 1872

Lettres de Londres

X

Le domestique était en train de nous dépouiller de nos paletots quand Darwin parut. Il était venu au devant de nous dans l'antichambre nous serrer la main. Je m'attendais (c'est bizarre les idées que l'on se fait des gens, lorsqu'on ne les imagine sans les connaître !), je m'attendais à voir un petit vieillard, courbé, ridé, souffreteux. Je savais en effet qu'il a soixante seize ans, et notre lettre d'introduction nous avait appris qu'il n'était pas bien portant.

Je vis s'avancer un grand beau vieillard, droit comme un I, et qui paraissait robuste comme un chêne. Le trait caractéristique de son visage, c'est que les deux arcades sourcilières sont très proéminentes et forment comme une espèce d'auvent sur les yeux, qui sont d'une vivacité et d'une douceur inexprimables. Ce détail m'a rappelé les portraits qu'on nous fait de Gœthe, dont les yeux s'enfonçaient de même sous l'énorme saillie du front. Darwin nous accueillit avec beaucoup de cordialité. Il sourit en nous tendant la main, et nous montrait dans ce sourire des dents d'une blancheur éclatante. Tout en lui respire à la fois la force et la santé. Il semble taillé pour vivre cent ans et par-delà.

Il parle de sa vieillesse et du terme

© Reproduced with the permission of Cambridge University Library

qu'il prévoit avec beaucoup de liberté d'esprit, et non sans une nuance de mélancolie.

— C'est dommage de s'en aller, disait-il à Barbier, lorsqu'on a encore tant de choses à faire. A mesure que j'avance dans l'étude de la nature, je découvre des horizons plus vastes, et je sens bien que je n'aurai pas le temps d'y atteindre.

Il borne son ambition à terminer deux ouvrages commencés. L'un est la vie de son grand-père, qui fut un médecin illustre, et qui fut, comme lui, couvert d'injures par les petits esprits et les cagots de son temps, pour avoir osé rompre en visière avec certains préjugés de l'époque. L'autre est un ouvrage sur la faculté que les plantes ont à se mouvoir.

Vous vous le rappelez sans doute, car le *XIX^e Siècle* a parlé de l'ouvrage lorsqu'il parut. Darwin a prouvé, par une foule innombrable de faits recueillis avec une ingéniosité patiente, que certaines plantes sont carnivores et se nourrissent, le mot est pris dans son sens littéral, d'insectes qu'elles étouffent et digèrent. Il étudie, à cette heure, les mouvements dont le règne végétal est animé. On a refusé jusqu'à ce jour aux plantes la faculté de se mouvoir par elles-mêmes, suivant un dessein arrêté, une volonté persistante ; il paraît qu'il en faut rabattre.

Darwin ne touchera plus au livre de l'*Origine des espèces*. A mesure que les éditions s'en succédaient, il remaniait, corrigeait, améliorait. Il a donné *le bon à tirer* de la dernière et définitive édition. L'ouvrage est cliché aujourd'hui, et l'on n'y peut plus rien changer.

Le soin que l'on a pris de le clicher montre que l'ouvrage est de vente courante en Angleterre. Il paraît que c'est en effet par cinquante mille exemplaires qu'il faut compter le nombre d'exemplaires écoulés. Un livre de science pure, cinquante mille exemplaires ! Nous n'en sommes pas encore là en France.

L'*Origine des espèces* a pourtant eu plusieurs éditions.

La première traduction qui en fut faite était de Mlle Clémence Royer. Mlle Clémence Royer, qui est une personne instruite et très au courant de ces questions, était assurément fort capable de donner de l'œuvre du maître une traduction excellente. Elle avait par malheur son système à elle.

Il en résulta quelques inexactitudes et Darwin défendit qu'on réimprimât son livre sous cette forme. L'éditeur Reinwald lui demanda un traducteur de sa main. Darwin lui indiqua un Génevois, brave homme, grand savant, et qui n'avait qu'un tort, c'était de savoir imparfaitement et la langue dans laquelle était écrit le livre original et celle dans laquelle il devait le transporter.

La traduction fut faite, payée et imprimée. Elle n'était pas lisible. Elle ne s'en vendait pas moins, car le nom seul de l'ouvrage le recommandait aux jeunes gens amoureux de science. Combien d'éditeurs, même parmi les plus scrupuleux, se seraient dit : Ah! ma foi! tant pis pour Darwin ! c'est lui qui m'a donné ce traducteur-là ! Je ne m'en vais pas faire les frais d'une autre traduction. Mais M. Reinwald est un fervent, il a pour Darwin un culte religieux. Le cœur lui saignait de voir sa plus belle œuvre défigurée aux yeux des Français. Il commanda, avec l'agrément de l'auteur, une nouvelle traduction à Barbier ; c'est celle qui a cours maintenant ; c'est elle qui nous valait à lui et à moi l'honneur d'être si cordialement accueillis par le *philosophe*.

Il nous fit entrer dans un grand salon, dont les portes et les fenêtres, à ras de sol, ouvrent sur un vaste jardin. Il y avait déjà dans ce salon quelques personnes, à qui il nous présenta d'un mot. Il alla s'asseoir sur un fauteuil très élevé, au coin de la cheminée, où brûlait (en juin !) un assez gros feu de charbon de terre. Nous étions assis sur des fauteuils beaucoup plus bas ; en sorte que du haut de cette chaise, avec sa haute taille, qu'il redressait encore, il nous dominait tous et ressemblait à un de ces grands vieillards que Victor Hugo aime à peindre dans les *Légendes des siècles*, et qu'il appelle : l'aïeul.

Darwin ne parle pas le français. Il s'en excusa avec beaucoup de grâce. Comme il parle lentement — et peut-être avait-il eu la complaisance de ralentir son débit par égard pour l'ignorance de son hôte — je comprenais à demi le sens de ses paroles : Barbier m'expliquait le reste. Il a une voix très harmonieuse, et je n'ai point remarqué chez lui cet accent guttural qui étonne toujours nos oreilles françaises chez ses compatriotes. Il nous expliqua que, de son temps, on n'apprenait pas le français aux jeunes écoliers ; que plus tard, il avait songé à l'apprendre, mais qu'à ce moment, une occasion s'était présentée pour lui de faire un long voyage d'exploration et d'études. Ce voyage autour du monde n'avait pas duré moins de cinq ans. Au retour, il avait été pris par des occupations si nombreuses et si diverses qu'il n'avait plus eu le loisir de songer à la langue française, qui ne lui était pas absolument nécessaire.

Il portait déjà en lui le germe de son livre sur l'*Origine des espèces*. Le croiriez-vous ? Il y travailla durant vingt années dans l'ombre de la retraite, s'isolant en son œuvre sans révéler aux corps savants le secret des études poursuivies, sans relâche et en silence, patient parce qu'il était sûr de lui et de la gloire.

Toutes les personnes qui étaient dans le salon parlaient couramment le français. C'était son fils, sa femme, deux de ses belles-filles et une autre dame. On passa dans la salle à manger, et ces dames, tout naturellement, me demandèrent des détails sur la Comédie-Française et sur nos théâtres. La conversation fut très-gaie ; Darwin, qui les entendait rire, se détournait parfois de la conversation qu'il tenait en anglais avec Barbier, pour demander ce que j'avais dit ; on le lui répétait, et il souriait avec bonhomie.

Toute cette maison a un grand air patriarcal qui impose et qui rassérène en même temps. La salle à manger est vaste ; au milieu, une de ces tables carrées qui commencent à revenir à la mode chez nous. Sur le mur, j'ai remarqué un beau portrait du maître de la maison, et dans un coin, sur un socle, un buste en marbre, qui m'a paru ressemblant, autant que j'en ai pu juger avec mes mauvais yeux.

Nous avons déjeuné très-vite. Il est probable que toutes les heures sont réglées pour le travail, et que l'on en perd le moins possible aux soins domestiques.

Darwin a bien voulu ensuite me mener dans son cabinet de travail. Je ne suis pas entré sans une je ne sais quelle émotion dans cette chambre d'où étaient sortis tant de beaux ouvrages. J'ai pourtant passé la cinquantaine ; eh bien ! le cœur me battait comme à un écolier que l'on présente à Victor Hugo. Il est fort simple, ce cabinet, d'un aspect sévère, qu'égaie le soleil y versant sa lumière à flots. Les murs du haut en bas disparaissent sous les livres. Deux corps de bibliothèques coupent la salle ; l'un est plein de volumes ; sur l'autre sont rangés des matras, des fioles, toutes sortes d'engins de science.

Darwin nous ramena ensuite au salon, où le reste de la compagnie nous attendait. J'y trouve un gros chérubin, joli comme un cœur, bouffi et rose, avec une de ces carnations vigoureuses comme on n'en voit qu'à Londres aux joues des enfants ; une de ces dames lui caressait les cheveux. Le pauvre petit est orphelin. La mère est morte, et le père, qui est un des fils de Darwin, est en Allemagne, où il se livre, sous la direction d'un savant de ce pays, à des études d'histoire naturelle.

Celui des fils de Darwin qui était là s'occupe d'astronomie. Il prépare en ce moment un mémoire sur la lune, qui sera un ouvrage considérable, et dont l'apparition fera époque dans la science. Un autre des fils de Darwin a tourné vers les affaires et s'est mis dans la banque : il a dérogé.

La conversation a repris, très-animée et égayée par la bonne humeur de ces dames. Barbier cependant suivait de l'œil l'aiguille de la pendule ; quand elle fut sur l'heure qui nous avait été prescrite, il me fit signe de prendre congé. Darwin se leva de sa haute chaise, où il s'était rassis au coin du feu, et, s'adressant à moi, il me dit avec infiniment de grâce, et en articulant de façon si nette tous ses mots que je n'en perdis pas un seul :

— Je n'ai pu comprendre tout ce que vous avez dit à mes filles, et qui les a tant amusées. Mais elles me le répéteront ce soir, et j'aurai beaucoup de plaisir à vous entendre.

Je répondis à ce compliment par une inclination de tête ; car je n'ose pas dire un mot en anglais. Il nous donna un dernier *shake-hand*, et nous partîmes enchantés de notre visite.

FRANCISQUE SARCEY.

Endlos fließet der Strom der Jahrmillionen der Erde,
Schöpfung auf Schöpfung entstand; Willkür Entstehen und
71 wird heut' der die Schöpfung erklärende Darwin.
Heil dem Forscher in Domo! Wunderbar-einfach Gesetz.
Köstliches Leben fürwahr, nach den Worten des weisen Psalmisten
Mühe und Arbeit der Lauf; ewige Dauer der Lohn.

Redigirt unter Verantwortlichkeit des Verlegers und Herausgebers Johannes Nonne in H
Druck der Druck-Compagnie von H. M. Bolyn & Sohn in Hildesheim.

© Reproduced with the permission of Cambridge University Library